Document généré le 18 juil. 2025 07:21

**Meta**
**Journal des traducteurs**
**Translators' Journal**

META

# Recherche d'un modèle d'analyse en traduction

Henri Van Hoof

Volume 16, numéro 1-2, mars 1971

Actes du colloque international de linguistique et de traduction.
Montréal, 30 septembre - 3 octobre 1970

URI : https://id.erudit.org/iderudit/003081ar
DOI : https://doi.org/10.7202/003081ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)
1492-1421 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Van Hoof, H. (1971). Recherche d'un modèle d'analyse en traduction. *Meta*, *16*(1-2), 83–94. https://doi.org/10.7202/003081ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Recherche d'un modèle d'analyse en traduction

Le grand problème de l'analyse en matière de traduction réside dans l'élaboration d'un modèle capable de rendre compte de tous les facteurs en cause, tant métalinguistiques que linguistiques, et de les situer dans la hiérarchie du procès de transfert. En partant d'une série de postulats, que nul ne songerait plus à contester de nos jours, il est possible, je crois, de concevoir un modèle global qui permette d'intégrer les apports de la GGT et d'autres techniques et de préciser la notion d'unités au niveau desquelles opère la traduction.

* * *

0. Depuis un quart de siècle environ, en fait dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, on a vu se multiplier les travaux linguistiques sur la traduction. Comme l'a très bien observé Georges Mounin dans son *Introduction linguistique aux problèmes de la traduction* [1], cette prolifération s'explique par diverses raisons, parmi lesquelles il distingue « le développement rationnel des traductions de la Bible dans des centaines de langues (U.S.A.), les problèmes posés par une administration bilingue (Canada), l'attention théorique provoquée par la masse des traductions internes dans un pays multilingue (U.R.S.S.), et la naissance de la traduction automatique », auxquelles nous voudrions ajouter la création d'écoles de traduction un peu partout dans le monde et la nécessité subséquente d'asseoir l'enseignement de la traduction sur des bases scientifiques.

1. Le présent exposé n'a pas pour objectif de résumer ces nombreux travaux ni même d'en faire une analyse comparée, mais plutôt d'essayer de leur assigner une place logique dans un cadre de réflexion personnel fondé sur une longue pratique de la traduction et de son enseignement. Afin de bien préciser ce cadre de réflexion, il importe de formuler un certain nombre de postulats qui en fixeront les limites.

1.1. Toute langue, quelle qu'elle soit, permet de décrire entièrement l'ensemble des connaissances et des expériences de l'homme. Depuis von Humboldt cette idée a été reprise par de nombreux linguistes et c'est Jakobson [2] qui la formule

1. G. Mounin, « Introduction linguistique aux problèmes de la traduction », *le Français dans le monde,* 54 (janvier-février 1968).
2. R. Jakobson, « On Linguistic Aspects of Translation », dans : Brower, *On Translation,* Harvard University Press, 1959.

sans doute avec le plus de concision lorsqu'il déclare : « toute expérience cognitive et sa classification sont référables en n'importe quelle langue existante ». Pour Nida [3], c'est un des deux grands faits linguistiques qui justifient la priorité de la concordance contextuelle sur la concordance verbale dans le processus de traduction. Corollairement, « quoi que ce soit qui peut être dit dans une langue donnée peut sans aucun doute être dit dans une autre », pour reprendre les termes mêmes de Bloomfield [4].

1.2. À chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience cognitive. Pour Whorf [5], « chaque langue est un vaste système de structures, différent de celui des autres langues, dans lequel sont ordonnées culturellement les formes et les catégories par lesquelles l'individu analyse la nature, aperçoit ou néglige tel ou tel type de phénomène ou de relations, dans lesquelles il construit l'édifice de sa connaissance du monde ». Toute la linguistique actuelle, d'ailleurs, comme le souligne Mounin [6], admet « l'idée que chaque langue découpe dans le réel des aspects différents et découpe aussi le même réel en unités différentes ». Vinay et Darbelnet [7] l'ont exploitée abondamment dans leur *Stylistique comparée de l'anglais et du français.* Pour Nida [8], c'est le second fait linguistique important qui milite en faveur de la priorité à la concordance contextuelle.

1.3. Tout acte de parole ou d'écriture procède d'une volonté de communiquer. « Une langue, note Martinet [9], est un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse différemment dans chaque communauté. » Si, avec Nida [10], nous posons que la langue est un moyen pour communiquer des messages, il s'ensuit que la langue et les formes linguistiques sont moins une fin en soi que des moyens permettant d'atteindre un objectif.

1.4. La langue est un instrument de communication imparfait. D'une part, « le langage n'est pas et n'a jamais pu être la notation complète de ce qui se passe dans notre pensée [11] », d'autre part, « un individu ne peut pas toujours exprimer une idée ou un sentiment qu'il éprouve, même dans son propre langage [12] ».

1.5. La langue est un instrument de communication valable, malgré son imperfection. La linguistique contemporaine, rejetant le postulat avancé par tout un courant de pensée moderne et selon lequel la communication, même unilingue, est impossible, pose que tout message communique quelque chose et entreprend d'analyser la part communiquée. « Communiquer, dit Mounin [13], ce ne peut être qu'avoir en commun, mettre en commun certains traits sémantiquement pertinents

3. E. A. Nida et C. R. Taber, *Theory and Practice of Translation,* Leiden, Brill, 1969, 220 p.
4. L. Bloomfield, *Language,* Londres, Henderson & Spalding, 1955, 566 p.
5. B. L. Whorf, *Language, Thought and Reality,* New York, Wiley & Sons, 1958, 278 p.
6. G. Mounin, *les Problèmes théoriques de la traduction,* Paris, Gallimard, 1965, 296 p.
7. J.-P. Vinay et J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais,* Paris, Didier, 1958, 331 p.
8. E. A. Nida et C. R. Taber, *Theory and Practice of Translation,* Leiden, Brill, 1969, 220 p.
9. A. Martinet, *Eléments de linguistique générale,* Paris, Colin, 1960, 224 p.
10. E. A. Nida et C. R. Taber, *Theory and Practice of Translation,* Leiden, Brill, 1969, 220 p.
11. M. Bréal, *Essai de sémantique,* Paris, Hachette, 1904, 372 p.
12. Z. S. Harris, « Distributional Structure », *Word,* 2-3 (1954).
13. G. Mounin, *les Problèmes théoriques de la traduction,* Paris, Gallimard, 1965, 296 p.

d'une situation donnée. » Si l'on peut objecter qu'il n'y a jamais eu deux situations semblables et que, par conséquent, les sens des deux messages liés à deux situations apparemment semblables ne le sont jamais non plus, la communication reste quand même possible. D'après Bloomfield [14], en effet « ces situations et les messages qu'elles engendrent contiennent, du point de vue de la communication, deux sortes d'éléments : des faits macroscopiques, qui sont largement les mêmes chez différents locuteurs, et des traits obscurs, hautement variables et microscopiques, très différents d'un locuteur à l'autre, mais qui n'ont pas d'importance sociale immédiate ».

1.6. La traduction est un acte de communication bilingue, possible non en raison de parallélismes d'expression mais de parallélismes de pensée, de parallélismes de situation. « Dans la traduction, comme dans tout apprentissage de la communication, précise Mounin [15], celle-ci se fait d'abord par le biais d'une identification de certains traits d'une situation, comme étant communs pour deux locuteurs. » Dès lors, conclut-il, « toutes les fois qu'il y a situation commune, il y a, ou il peut y avoir traduction ». Il rejoint par là Bloomfield [16] pour qui « la commune mesure de toute langue en toute langue, et la seule certaine — le seul invariant — c'est la situation à laquelle se réfèrent le message LD et le message LA ». Et Catford [17] ne dit rien d'autre lorsqu'il déclare : « la traduction dépend de l'interchangeabilité des textes LD et LA dans une même situation, c'est-à-dire, en dernier ressort, des relations existant entre les textes LD et LA et les mêmes traits pertinents (ou certains d'entre eux du moins) de cette situation ». C'est la situation commune qui permet de court-circuiter l'hétérogénéité des lexiques et l'incommensurabilité des syntaxes.

1.7. La traduction est essentiellement une opération de transcodage. Les problèmes qu'elle pose ne procèdent pas du fait que le processus de représentation du réel conduit à des résultats différents en raison de la langue, mais bien de ce que les résultats du processus de représentation sont codifiés de manière différente dans les différentes langues. L'objectif fondamental de la traduction consistera dès lors, comme le souligne très justement Kade [18], « à garantir l'invariance sur le plan du contenu malgré un changement de code sur le plan de l'expression ». Cette invariance est un phénomène essentiellement relatif. En effet, à l'intérieur d'un même code, il faut bien admettre que l'idiolecte du locuteur peut déjà différer de l'idiolecte de l'auditeur. Comme l'indique Nida [19], « il est uniformément vrai que, pour un contenu déterminé, toute langue offre de nombreuses formes permettant de communiquer le message également bien ». L'acte de communication ne réalisera donc jamais une coïncidence parfaite. C'est là une constatation de la plus haute importance pour la théorie de la traduction et le regretté Jiri Levy [20]

14. L. Bloomfield, *Language,* Londres, Henderson & Spalding, 1955, 566 p.
15. G. Mounin, *les Problèmes théoriques de la traduction,* Paris, Gallimard, 1965, 296 p.
16. L. Bloomfield, *Language,* Londres, Henderson & Spalding, 1955, 566 p.
17. J. C. Catford, *A Linguistic Theory of Translation,* Londres, Oxford University Press, 1965, 103 p.
18. O. Kade, *Zufall und Gesetzmässigkeit in der Übersetzung,* Leipzig, VEB Verlag Enzyklopädie, 1968, 128 p.
19. E. A. Nida et C. R. Taber, *Theory and Practice of Translation,* Leiden, Brill, 1969, 220 p.
20. J. Levy, *Die literarische Übersetzung. Theorie einer Kunstgattung,* traduit du tchèque par W. Schamschula, Frankfurt a/M, Athenäum Verlag, 1969, 308 p.

l'a très bien compris lorsqu'il affirme : « l'expression formelle de la traduction n'a rien d'absolu, mais ne représente qu'une possibilité parmi beaucoup d'autres ».

1.8. La traduction est un phénomène universel, applicable à toute espèce de message. Il n'est peut-être pas inutile de le rappeler, car la plupart des études qui lui ont été consacrées se fondaient sur la traduction artistique. Ce n'est qu'assez récemment que Jumpelt [21], dans sa thèse intitulée *Die Übersetzung naturwissenschaftlicher und technischer Literatur,* s'est attaché à décrire les caractères propres de la traduction technico-scientifique pour les intégrer à une théorie générale de la traduction. Au stade actuel de nos connaissances, il est inimaginable qu'une recherche théorique sur la traduction ne se fonde pas sur un corpus d'observations aussi large que possible pour illustrer précisément l'universalité des mécanismes traductionnels [22].

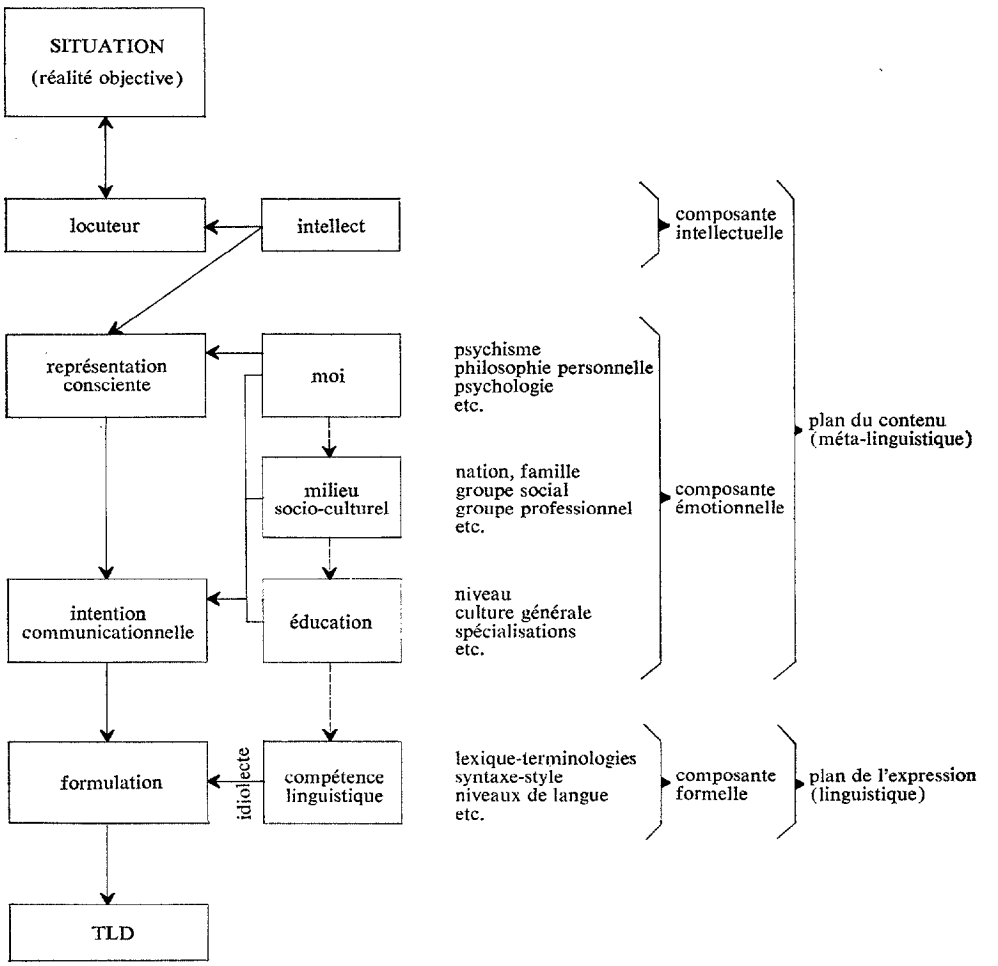
2. À la lumière de ces quelques postulats, nous pourrions essayer de dégager les facteurs spécifiques qui participent à l'acte de communication bilingue qu'est la traduction et d'étudier leur insertion dans le processus global au moyen de quelques schémas.

2.1. En dernière analyse, ces facteurs sont au nombre de trois, le premier subjectif, les deux autres objectifs. Le facteur subjectif est constitué par ce que Kade nomme les « partenaires de la communication », c'est-à-dire : l'auteur du texte original, le traducteur et l'utilisateur de la traduction. Pendant fort longtemps, les études sur la traduction s'en sont tenues à la relation binaire auteur-traducteur, original-traduction. Parmi les contemporains, Savory [23] est, pensons-nous, le premier à avoir introduit sciemment la relation ternaire auteur-traducteur-utilisateur pour en tirer des arguments quant aux objectifs de la traduction et aux manières de traduire qui en découlent. Cette triade, admise par la plupart des théoriciens actuels et sans laquelle la communication bilingue perdrait sa raison d'être, nous devons cependant la rejeter comme fondement possible d'une théorie scientifique de la traduction en raison même de son caractère subjectif. Mais il n'en reste pas moins intéressant de voir comment elle se répercute sur le processus global de la traduction. Deux schémas nous y aideront, le premier pour en étudier les influences au niveau de la communication monolingue, c'est-à-dire celui de la relation auteur-traducteur (fig. 1), le second pour en situer les interférences au niveau de la communication bilingue, c'est-à-dire celui des relations traducteur-utilisateur (fig. 2).

2.2. Après élimination du facteur subjectif, restent les deux facteurs objectifs sur lesquels semblerait devoir s'appuyer désormais toute description théorique des problèmes de la traduction, à savoir : *a*) le réel comme objet de communication et, par voie de conséquence, comme contexte de situation au sens le plus large ; *b*) la langue comme moyen de communication et, par voie de conséquence, comme projection d'une compétence linguistique appliquée à cette situation. Nous pouvons essayer de visualiser l'interdépendance de ces deux facteurs dans une série de

21. R. W. Jumpelt, *Die Übersetzung naturwissenschaftlicher und technischer Literatur,* Berlin, Langenscheidt, 1961, 214 p.
22. J. Maillot, *la Traduction scientifique et technique,* Paris, Eyrolles, 1969, 236 p.
23. Th. H. Savory, *The Art of Translation,* Londres, Jonathan Cape, 1957, 159 p.

FIGURE 1




schémas qui rendraient compte du processus global de la traduction dans une optique respectivement communicationnelle, culturelle et méthodologique (fig. 3, 4 et 5). Force nous est de constater que, si le critère de la compétence linguistique restera toujours entaché d'un certain degré de subjectivité en vertu même de l'un de nos postulats (1.7), cette restriction ne portera jamais que sur le degré de pertinence de la traduction, non sur les principes de son mécanisme, car la recherche et la découverte des équivalents textuels reposent, dans les termes mêmes de Catford [24], « sur l'autorité d'un informateur bilingue compétent ». L'objection pourrait d'ailleurs être faite également à l'égard du premier critère, puisque la connaissance et l'interprétation de la situation, lorsqu'il s'agit d'une culture étrangère, dépendent en fait du traducteur ; mais, ici encore, cette influence subjective ne pourra jamais que modifier, en bien ou en mal, la qualité de la

24. J. C. Catford, *A Linguistic Theory of Translation*, Londres, Oxford University Press, 1965, 103 p.

FIGURE 2

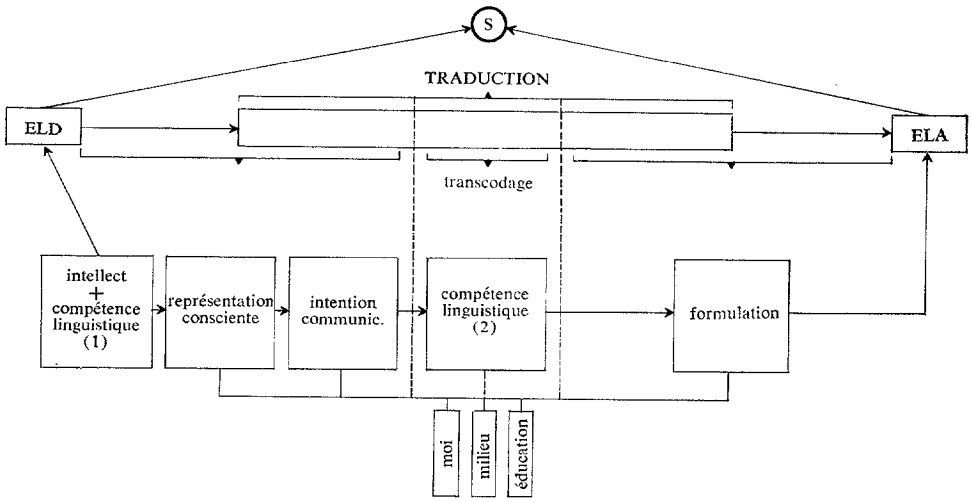
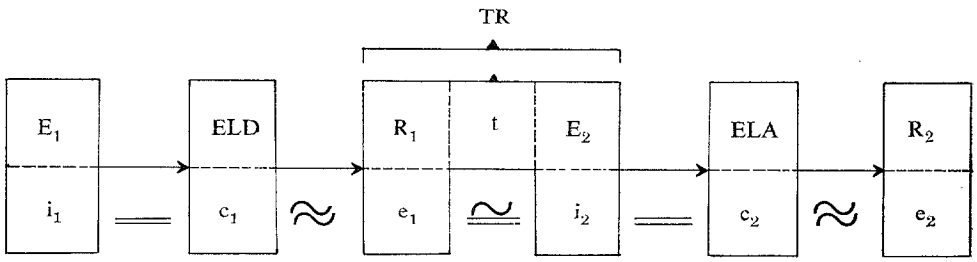
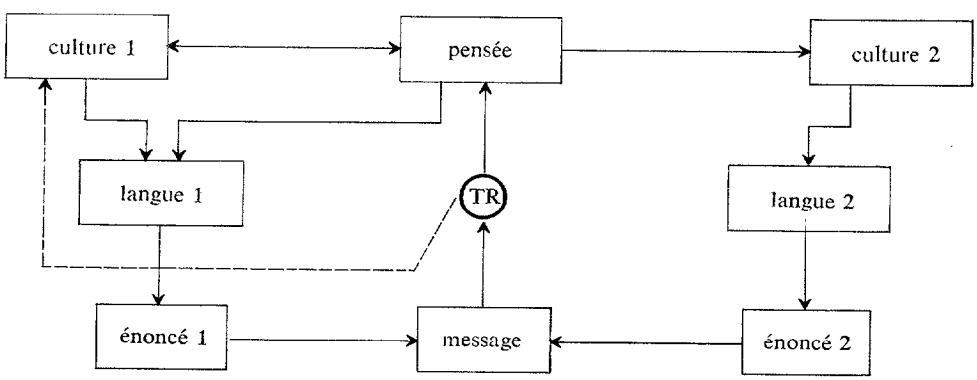



FIGURE 3




Le véritable critère de la traduction est donc fourni par la congruence entre $e_1$ et $i_2$ au cours du transcodage. Il s'ensuit que le contenu informationnel perçu dans ELD par le traducteur et réalisé par lui dans ELA constitue l'invariant de la traduction.
D'après O. Kade, *Zufall und Gesetzwässigkeit in der Übersetzung,* Leipzig, VEB Verlag Enzyklopädie. 1968, 128 p.

FIGURE 4




D'après R. Haumont, « Pensée, culture et message », META, XII, 3 (1967).

traduction. Elle n'enlève rien au principe qui veut que, pour traduire une langue étrangère, il faut remplir deux conditions, « dont chacune, précise Mounin [25], est nécessaire, et dont aucune n'est en soi suffisante : étudier la langue étrangère, étudier l'ethnographie de la communauté dont cette langue est l'expression ». Car « les mots, nous dit Nida [26], ne peuvent être compris correctement, séparés des phénomènes culturels dont ils sont les symboles ».

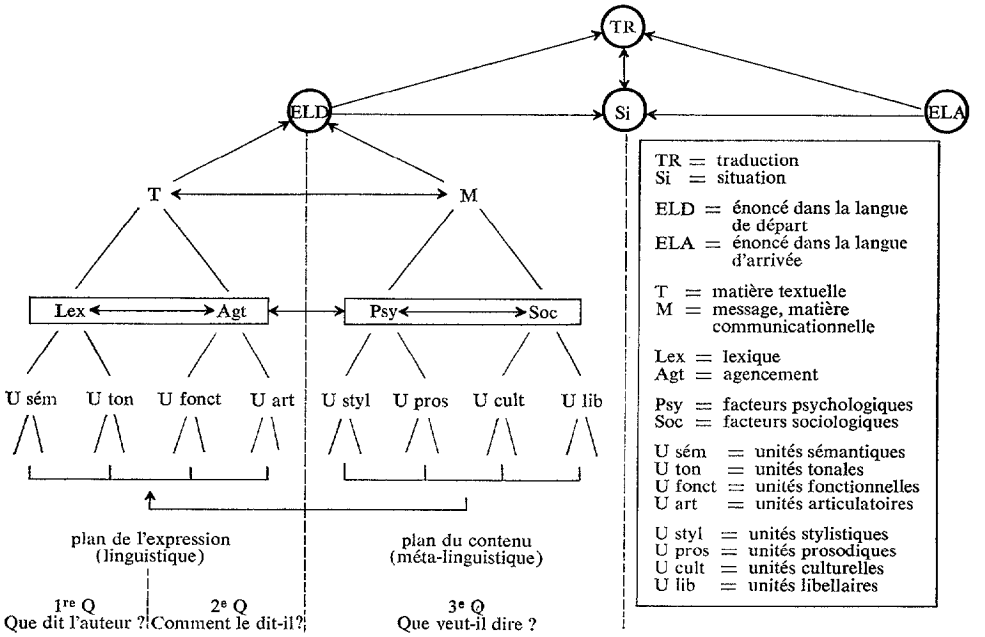
3. L'examen du dernier tableau (fig. 5) entraîne inévitablement une discussion sur la notion d'unité de traduction. Inutile de rappeler que le mot, l'espèce grammaticale, la phrase — quoi qu'en ait dit André Gide qui conseillait de traduire « non des mots, mais des phrases [27] » — ne peuvent être retenus comme unités valables. Vinay et Darbelnet [28] ont développé une théorie fort séduisante et la présentation du présent tableau s'inspire d'ailleurs de leur définition, que nous voudrions cependant formuler un peu différemment pour faire de l'unité de traduction *le plus petit assemblage de mots qui contribuent à l'expression d'un seul fragment de message et dont le degré d'interdépendance est tel qu'ils ne peuvent se traduire isolément dans le cadre du message total.*

3.1. Il nous faut tenir compte, en effet, de l'apport fourni par les recherches en matière de grammaire transformationnelle et de traduction automatique. La traduction par ordinateur est venue souligner l'acuité de ce problème de définition en montrant que « l'unité est une notion pas absolue, liée à une analyse du sens, mais une unité relative à une langue d'arrivée, remplaçant la notion imprécise de sens par la *notion opérationnelle de traduction* [29] ».

3.2. La grammaire transformationnelle a permis de mettre en évidence que, dans toutes les langues, il y a une demi-douzaine de structures profondes au départ desquelles des constructions plus complexes peuvent s'élaborer au moyen de transformations. Le traducteur, qui opère sur des structures de surface, a-t-il intérêt à explorer ces structures profondes ? Et jusqu'à quel point ? Vinay [30], « tout en croyant que la grammaire transformationnelle n'est pas une panacée pour tous les problèmes de la traduction », estime que l'aventure en vaut la peine. Certes, surenchérit Nida [31], « il y a un intérêt théorique à pareille démarche, mais, du point de vue pratique, les structures profondes ne sont ni utiles ni recommandables, car elles sont beaucoup plus malaisées à manipuler ». Personnellement, je pense que, si la grammaire transformationnelle a un rôle à jouer dans le processus de traduction, il se limitera au plan des structures grammaticales, qui ne représentent après tout qu'un stade du processus global de traduction, même si c'est un stade important. Il est certain que, si l'on peut réduire les structures grammaticales au niveau des noyaux, elles se laisseront transférer plus facilement, et avec un minimum de distorsion. Pour le reste, le transfert du message — et c'est en définitive

25. G. Mounin, *les Problèmes théoriques de la traduction,* Paris, Gallimard, 1965, 296 p.
26. E. A. Nida, « Linguistics and Ethnology in Translation Problems », *Word,* 2 (1945).
27. A. Gide, *Lettre à André Thérive,* 1931.
28. J.-P. Vinay et J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais,* Paris, Didier, 1958, 331 p.
29. L. Hirschberg, « Dictionnaires automatiques pour traducteurs humains », *Journal des traducteurs/Translators' Journal,* X, 3 (1965).
30. J.-P. Vinay, « Stylistique et transformation », META, XI, 1 (1966).
31. E. A. Nida et C. R. Taber, *Theory and Practice of Translation,* Leiden, Brill, 1969, 220 p.

FIGURE 5



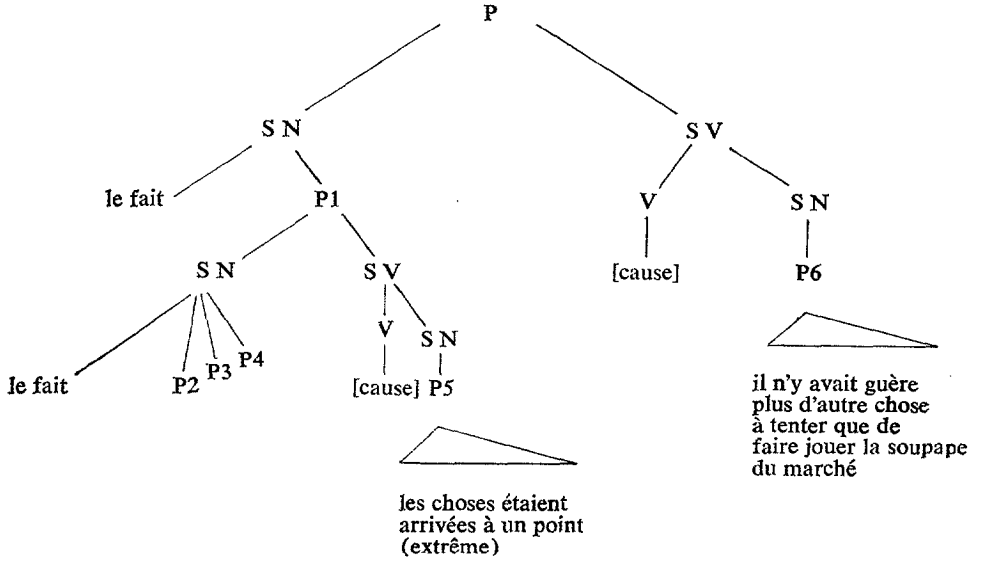

ce qui importe — ne se fait pas précisément au niveau des noyaux, mais, comme le souligne Nida [32], « au niveau des prénoyaux, dans lesquels les rapports entre noyaux sont explicitement marqués ».

3.3. Il n'y aurait donc aucune raison de conseiller au traducteur de dépasser ce niveau pour atteindre les structures plus profondes. Et on s'aperçoit ainsi qu'appliquer la notion d'unité opérationnelle de traduction revient à déterminer le niveau de profondeur nécessaire et suffisant par un découpage et une analyse adéquats des structures de surface, à condition de s'en tenir toujours à la situation comme point de référence et de contrôle, ainsi que l'a suggéré Walmsley [33]. La notion même d'unité s'en trouve modifiée au point que l'on pourrait parler de *grosses unités* et de *petites unités,* et s'il fallait trouver un nom pour les désigner, je proposerais celui de *macrojérome* et de *microjérome* (comme on parle de *watt* ou d'*ampère*) en souvenir du saint que Valery Larbaud a fait « patron des traducteurs ».

4. *Application pratique* — Soit la phrase complexe : « Au point où en étaient arrivées les choses, du fait d'un gouvernement de coalition où le ministre des Finances tirait à hue et le ministre de l'Économie à dia, de l'atmosphère électorale et des résultats qui laissaient l'opinion dans l'incertitude sur la couleur du futur gouvernement jusqu'à la décision des libéraux, il n'y avait guère plus d'autre chose à tenter que de faire jouer la soupape du marché. »

32. E. A. Nida et C. R. Taber, *Theory and Practice of Translation.*
33. J.-B. Walmsley, *Transformational Grammar and Translation,* communication, 2e Congrès international de linguistique appliquée, Cambridge, 1969.

4.1. Les données de la grammaire transformationnelle nous permettraient d'établir comme suit l'indicateur syntagmatique de cette phrase :




P2 : il y avait un gouvernement de coalition
le ministre des Finances tirait à hue dans ce gouvernement
le ministre de l'Économie tirait à dia dans ce gouvernement
P3 : l'atmosphère était électorale
P4 : les résultats laissaient l'opinion dans l'incertitude sur la couleur du futur gouvernement jusqu'à la décision des libéraux

La question est de savoir si, pour le traducteur, il est indispensable de descendre au niveau de cette structure profonde du type factitif ou s'il ne peut se contenter, conformément aux conclusions de notre exposé théorique, d'un découpage et d'une exploration appropriés des structures de surface.

4.2. Un découpage en macrojéromes, pour mettre en lumière les éléments du message et leur articulation, prendrait l'allure que voici :

Au point où en étaient arrivées les choses
du fait de
un *gouvernement de coalition*
où le ministre des Finances tirait à hue
et le ministre de l'Économie à dia
l'*atmosphère électorale*
(et) des résultats
qui laissaient l'opinion dans l'incertitude
sur la *couleur* du futur gouvernement
jusqu'à la décision des libéraux
il n'y avait guère plus d'autre chose à tenter
que de *faire jouer la soupape du marché*

4.3. À partir de ce schéma peut commencer la recherche des équivalences, équivalences dont le degré de pertinence sera proportionnel à la compétence (au sens chomskien) du traducteur dans la langue d'arrivée.

---

| | |
|---|---|
| Au point où/en/étaient arrivées les choses | où en sont les choses : *where do things stand ?*<br>arriver à, atteindre un point (TEL) : *to reach, come to a pass, a pitch*<br>(1) *As things, matters stood*<br>(2) *Matters had come to* (SUCH) a *pitch* |
| du fait de/ | *owing to the fact that, due to there being, on account of* |
| un gouvernement/de coalition/ | *a coalition government* |
| où/le ministre des Finances/ tirait à hue/<br>et/le ministre de l'Économie/ (tirait) à dia | tirer à hue et à dia :<br>(N) *not to be pulling together*<br>(I) *to put a shoulder to one wheel and one to another*<br>(M) *to have come to loggerheads*<br>(1) *in which the Minister of Finances (Chancellor of the Exchequer) was pulling his shoulder to one wheel and the Minister of Economy his to another*<br>(2) *whose Ministers of Finance and of Economy had come to loggerheads* |
| l'atmosphère électorale/ | *electoral atmosphere, election atmosphere*<br>(M) *climate, atmosphere of electioneering* |
| et/des résultats (lesquels ?) | *outcome, result(s)*<br>(M) *polling results, poll* |
| qui/laissaient/l'opinion/ dans l'incertitude/ | laisser dans l'incertitude : *to leave in (a state of) doubt*<br>(M) *to keep, hold in suspense* |

| | |
|---|---|
| sur/la couleur/du futur gouvernement/ | sur : *as to, about*<br>couleur : *(political) colour*<br>futur : *future, to come, new* |
| jusqu'à/la décision/des libéraux/ | prendre une décision : *to reach a decision, to make up one's mind*<br>(M) *until the Liberals (made up) their minds* |
| il/n'y avait/guère plus d'/ autre chose/à tenter | *there/was/hardly any/thing else/ to be attempted* |
| que de/faire jouer/la soupape du marché | que de : *but to, except*<br>faire jouer la soupape : *to operate actuate the (safety-)valve* |

N = traduction neutre ; I = équivalence imagée ; M = traduction la plus pertinente en fonction du message.

4.4. Cette analyse terminée, et sans perdre de vue la situation à laquelle se réfère le message, plusieurs traductions peuvent être proposées pour habiller celui-ci en anglais :

1) As matters stood on account of a coalition government whose *Minister of Finance and Minister of Economy were no longer pulling together, also of an atmosphere of electioneering and of a poll(ing results) which was holding public opinion in suspense as to the colour of the forthcoming government until the Liberals made up their minds,* there was hardly anything else to attempted but to actuate the safety-valve of the market.

2) *Matters had reached such a pitch on account of a coalition government whose,* Ministers of Finance and of Economy had come to loggerheads, of a climate of electioneering and of a poll which was keeping public opinion in suspense as to the colour of the new government until the Liberals made up their minds, *that little remained to be done except operating the safety-valve of the market.*

3) *As matters stood on account of a coalition government whose Ministers of Finance and of Economy had come to loggerheads, of a climate of electioneering and of a poll which was keeping public opinion in suspense as to the colour of the new government until the Liberals made up their minds, there was hardly anything else to be done but to actuate the safety-valve of the market.*

4.5. Devant cet éventail de possibilités (et ce ne sont certes pas les seules), on peut se demander sur quels critères se fera le choix définitif. À notre avis, ils sont au moins au nombre de deux : un critère communicationnel et un critère dimensionnel.

4.5.1. Par critère communicationnel, nous entendons le degré d'invariance dans le message. La solution retenue doit donc rendre compte de toutes les valeurs connotatives que l'original désirait communiquer de manière à provoquer chez

le récepteur LA une réponse à peu près identique à celle du récepteur LD à l'original. C'est ce que Nida appelle l'*équivalence dynamique*.

4.5.2. Par critère dimensionnel, nous voulons parler de la longueur de la traduction. Plusieurs études récentes ont objectivé par des chiffres ce que l'expérience nous avait appris depuis longtemps, à savoir que le texte de la traduction est généralement plus long que l'original. Cela tient, en partie à des servitudes de langue, certes, mais le plus souvent c'est la compétence du traducteur qui se trouve en défaut dans la recherche des structures et des équivalences sémantiques les moins diluées. Nous dirons donc que le degré de dilution est un facteur important pour apprécier la pertinence d'une traduction. À valeur communicationnelle égale, la traduction la plus courte sera la plus pertinente.

4.5.3. On objectera peut-être que ce dernier critère attribue une importance exagérée à la forme. Nous admettons qu'un effort excessif pour conserver la forme peut résulter en une distorsion grave du message. Mais s'il est possible de communiquer celui-ci dans la LA sous une forme qui épouse celle de la LD, la traduction n'en sera que plus pertinente. Pour en revenir à la phrase qui nous a servi d'exemple, on aura remarqué qu'elle se caractérise par une très longue portée. À priori, on aurait pu penser que cette particularité formelle constituerait un obstacle au transfert en anglais. Les traductions proposées montrent qu'elle pouvait se conserver sans faire violence à la démarche naturelle de l'anglais, mais n'excluent pas pour autant d'autres solutions basées sur un découpage en plusieurs phrases.

HENRI VAN HOOF

QUESTIONS

*M. Maillot* : Tout à l'heure vous avez parlé de « microjéromes » et de « macrojéromes ». Je tiens à souligner que l'opposition de *micro* à *macro* est tout à fait relative et n'entre pas dans le domaine de la mesure. Vous parlez, par exemple, de l'échelle microscopique et de l'échelle macroscopique, ce qui a une valeur tout à fait qualitative. Lorsqu'il s'agit d'unité, c'est-à-dire de moyen d'exprimer des quantités, des grandeurs, au préfixe *micro* s'oppose le préfixe *méga*. Vous dites un *microjoule*, mais un *mégajoule*, par conséquent je suggère qu'à *microjérome* corresponde *mégajérome*, et ceci présente également un autre avantage c'est la question d'euphonie : associer le *macro* à un grand saint de l'Église est tout de même déplaisant.

*M. Gates* : J'ai remarqué la similarité qui existe entre les diagrammes présentés et la technique de la prise des notes en interprétation.

*Réponse* : Je me suis précisément inspiré de la partie théorique, mise au point dans mon ouvrage sur l'interprétation, pour voir ce que cela pouvait donner en découpage dans le domaine de la traduction. Au fond, traduire c'est analyser logiquement et à tout bout de champ, en se posant la question adéquate sur le texte qu'on a devant soi, donc procéder à un découpage adéquat et suffisant.